

Chatchien & Cie : le Vivarium de Lausanne

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **12 (1982)**

Heft 3

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



**Chatchien
& Cie**

Myriam Champigny

Le Vivarium de Lausanne

«Tu veux venir avec moi au Vivarium?» C'est notre amie Michèle, fidèle sujette et dame de cœur de Sa Majesté Tamino, qui me le demande. D'accord, je veux bien. J'ai toujours aimé le mot «vivarium», un mot qui sonne clair et gai comme une cascade, un mot aussi vivace qu'une petite plante qui courageusement résiste au gel hivernal. Un mot qui fait rêver: ne dirait-on pas un prénom de jeune fille? Viviane, Varvara, Virginie, Véra, Valérie... Vivarium, mot de vie et de poésie... Je me réjouis d'y aller. Ce sera la première fois. Je me représente une serre immense, lumineuse, verdoyante et colorée. Pleine de lianes, de mousses et de fleurs exotiques. Et parmi cette végétation luxuriante, tout droit sortie d'une toile du Douanier Rousseau, de superbes reptiles, ondoyants, ondulants, révélant et cachant tour à tour leurs surprenantes volutes... Oh! oui, aller au Vivarium, quelle bonne idée!

Ce n'était qu'un rêve. Dû à mon imagination trop fertile et surtout à ma bêtise et à mon ignorance. La réalité est tout autre. Dans un petit bâtiment qui fait plutôt penser à une fourrière, plusieurs rangées de cages. Dans ces cages, des branches d'arbres morts. Et,

entrelacés à ces branches, les bêtes fabuleuses de mon rêve. Car ils sont fabuleux, ces serpents, lorsqu'on les regarde en faisant — si possible — abstraction du décor. Un décor terne, quasiment inexistant et qui n'a rien, lui, de fabuleux. Le parterre sablonneux, les murs granuleux et sombres, les branchages desséchés, grisâtres n'ont rien de décoratif. Ces logements style HLM sont tristement fonctionnels. Une fois de plus, j'anthropomorphise: «Ouvrez, ouvrez la cage aux oiseaux», chantait Pierre Perret. Je n'irai pas jusqu'à ouvrir la cage au mortel crotale, à la vipère, au cobra et à l'alligator. Je tiens à ma petite vie. Mais combien je voudrais pouvoir les admirer dans un environnement plus digne de leur beauté.

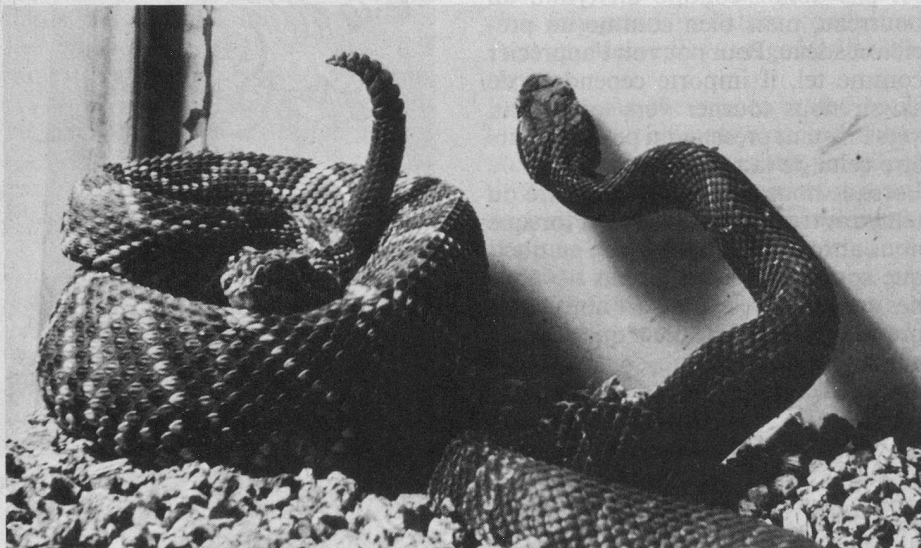
Je me promène le long des cages et je lis les écriteaux: *Leptophis mexicana*: c'est un serpent vert émeraude aux écailles en losange, admirablement géométriques. *Lampropeltis pyromelana*: ce serpent royal, originaire de l'Arizona, formerait le plus somptueux des colliers avec ses anneaux rouges, blancs et noirs, si luisants qu'ils semblent vernis. Et voici le *Bitis nasiconis*: une vipère aux dessins parfaits de régularité, bleus et verts sur fond noir... Perché sur une branche, un iguane vert comme, tout hérissé de piquants, animal préhistorique miniature, paraît nous observer d'un regard venu du fond des âges... Mais nous regarde-t-il vraiment? Allant de cage en cage, je tente d'avoir un contact visuel avec ces bêtes étranges, mais en vain. Et au fond, tant mieux. Le malheur, l'espoir, la tendresse, toutes ces émotions que nous lisons sur les visages des chats et des chiens abandonnés lorsque nous visitons un refuge, toutes ces expressions qui font si mal, sont absentes ici. Alors oui, tant mieux. Réjouissons-nous de ce que le crocodile ne nous demande pas en frétilant de l'emmener chez nous; de ce que le boa ne nous supplie pas de le prendre tendrement dans nos bras et de le ser-

rer sur notre cœur. Comme l'explique très bien le jeune homme qui s'occupe du vivarium, ces animaux ont une affectivité très réduite. Degré zéro? Une seule chose les intéresse (outre la copulation au moment déterminé par la nature), c'est d'avoir suffisamment à manger. Lorsque leur ventre est plein, ils sont «heureux». Je fais entièrement confiance à notre guide: on sent tout de suite qu'il sait de quoi il parle. Il s'exprime avec vivacité, presque avec passion. Car lui, il les aime, ses boas, ses pythons. Mais il nous fait bien comprendre que c'est un attachement à sens unique. Et n'est-ce pas là le seul vrai amour, celui qui est désintéressé puisqu'il n'est pas payé de retour?

Je demande à notre guide s'il ne serait pas préférable, au lieu d'avoir sous les yeux tous ces prisonniers, tous ces exilés (encore l'anthropomorphisme?) de montrer aux visiteurs de beaux films en couleur comme ceux de Walt Disney et de Frédéric Rossif, par exemple? Mais il n'est pas de cet avis: les enfants en particulier ne s'intéressent pas aux films documentaires et le meilleur de ces métrages ne remplace pas l'observation directe. Il pense, entre autres, que l'un des buts du vivarium est de lutter contre la peur et la répulsion que les reptiles suscitent depuis des millénaires et à tort. Car le serpent, être soi-disant satanique, censément gluant et glacé, n'existe que dans la légende... Il suffit de l'entendre parler de José, le python réticulé qui, dit-il, est «si gentil, si facile» pour se rendre compte que l'on peut aimer les serpents...

Notre mentor nous a convaincus, bien qu'un malaise subsiste encore dans notre esprit: ces animaux, qu'ils soient crocodiles, serpents, lézards ou tortues, ne sont pas malheureux. Si, dans la nature, ils circulent librement, c'est uniquement pour se mettre en quête de nourriture. Et si, dans leurs cages lausannoises, on ne les voit guère bouger, c'est tout simplement parce que, ayant le ventre plein, ils sont satisfaits. (Je suis restée dix bonnes minutes en face d'une cage contenant deux crocodiles: leur immobilité était telle que j'étais persuadée qu'ils étaient empalés. Mais au bout d'un long moment, je me suis rendu compte que la gueule de l'un d'eux avait quand même bougé de deux centimètres!)

Si, avant de terminer, je ne mentionne qu'en passant la présence au vivarium d'une demi-douzaine de fennecs, ces ravissants petits renards des sables, c'est parce que, eux, ils m'ont touchée au plus profond du cœur et que je désire en faire l'objet de ma prochaine chronique. M.C.



Serpents à sonnettes (photo Y. Debraine)